

L'ÂME A-T-ELLE UN VISAGE ?

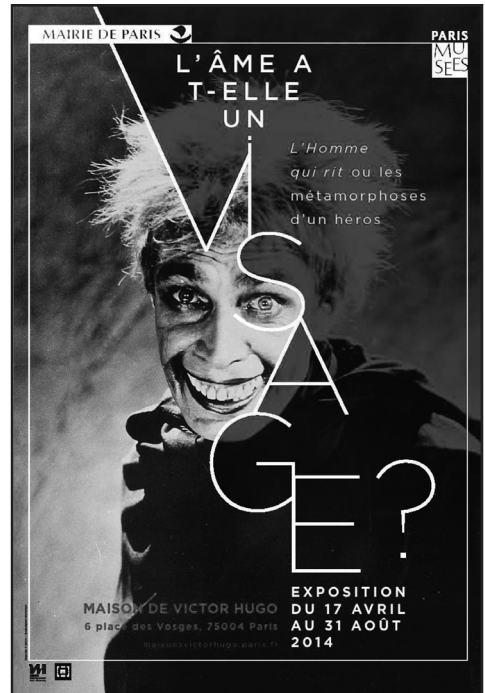
"L'Homme qui rit" ou "Les métamorphoses d'un héros"

Qui ne connaît pas "L'Homme qui rit" ?

Victor Hugo avait le projet, dès 1860, d'une trilogie politique, qui traiterait successivement de l'aristocratie ("L'Homme qui rit"), de la monarchie, et enfin de la révolution ("Quatre-vingt treize"). Mais ce projet évolue en cours d'écriture de "L'Homme qui rit", et le roman devient finalement une œuvre non seulement politique, mais également philosophique et poétique : *"Si l'on demande à l'auteur de ce livre pourquoi il a écrit "L'homme qui rit", il répondra que philosophe, il a voulu affirmer l'âme et la conscience ; qu'historien, il a voulu révéler des faits monarchiques peu connus et renseigner la démocratie ; et que poète, il a voulu faire un drame"*. (Ebauche de préface datée du 22 mai 1868).

L'intrigue du roman se déroule en Angleterre à la fin du dix-septième siècle, sous le règne de la reine Anne. On y croise Ursus le philosophe saltimbanque et son loup Homo, Dea la douce et belle aveugle, Josiane la tentatrice perverse, Barkilphedro l'ambitieux courtisan... Et, au centre de cette étrange galerie, l'extraordinaire figure mutilée et terrible du jeune Gwynplaine, fils de Lord enlevé et défiguré à la demande du Roi, qui devient devant la noblesse le porte-parole des miséreux. L'Homme qui rit, ce visage de l'Etranger par excellence, c'est lui.

Malgré de très belles critiques, le roman n'est pas bien reçu à sa sortie en 1869. Ce n'est que bien plus tard, au XX^e siècle, que le rire de Gwynplaine exercera enfin la fascination que



Victor Hugo avait espérée : car que ce soit au théâtre, au cinéma, dans la bande dessinée, on ne compte plus aujourd'hui les adaptations de "L'Homme qui rit" –jusqu'aux hommages indirects que lui rendent le Joker, ennemi juré de Batman, ou la "Femme qui rit" du film "L'Apollonide".

Ce que propose l'exposition de la Maison Victor Hugo, c'est une relecture de l'œuvre originale à la lumière, justement, de cette étonnante seconde vie. Pour Gérard Audinet,

directeur des lieux, il s'agissait de comprendre *"ce qu'est devenue cette œuvre une fois sortie des mains de son auteur (...), de suivre ces métamorphoses où se cristallisent l'imaginaire du roman (...), comme si "L'Homme qui rit" ne devait rencontrer son destin qu'au vingtième siècle"*. Il nous emmène donc, sur plus d'un siècle, à la rencontre de cet imaginaire.



L'exposition est composée de trois parties : les "Brouillons de l'imaginaire", qui sont les dessins de Victor Hugo, le "Livre d'images" –les illustrations de l'œuvre–, et enfin le "Conte raconté deux fois", c'est-à-dire le second destin de "L'Homme qui rit".

Les dessins de Victor Hugo sont en fait la première clé de compréhension graphique de son œuvre, et il serait dommage de ne pas s'y arrêter : jetés sur le papier, certains ont le même souffle que le roman lui-même –on pensera, par exemple, à la puissance primitive et sauvage du "Phare des Casquets", escalier de roche qui mène à la "chandelle du Sépulcre".

Passons ensuite devant les illustrations de la presse à la sortie de l'œuvre, puis devant le travail des illustrateurs officiels. Les premières, souvent caricaturales, font écho à l'échec du roman ; les seconds, en revanche, s'attacheront à mettre en images aussi fidèlement que possible l'univers très particulier imaginé par l'auteur.

Mais, sans le moindre doute, le cœur de l'exposition est dans sa dernière partie, le "Conte raconté deux fois" : pourquoi toutes ces relectures, comment dialoguent-elles avec l'œuvre originale, que lui apportent-elles ? Attardons-nous plus longuement, sur la seconde vie de "L'Homme qui rit" qui nous est ici présentée.

Au théâtre, d'abord –car l'essence même de "L'Homme qui rit", finalement, est théâtre-, ne serait-ce qu'au travers de la pièce "Chaos vaincu", écrite et jouée par des saltimbanques. L'œuvre était donc naturellement faite pour être adaptée sur les planches, et l'a été à plusieurs reprises. L'exposition réserve une belle place ici à la superbe création du "Footsbarn Theatre", qui donne aux personnages des échos shakespeariens. Mais je retiendrai, pour ma part, la lecture très épurée et poignante de l'œuvre faite par Christine Guénon, seule sur scène, dont on peut entendre un long extrait.

Dans le prolongement des premières illustrations du roman, c'est avec la même aisance que les auteurs et dessinateurs de bande dessinée se sont emparés de l'histoire de Gwynplaine, lui donnant un aspect plus sombre et plus moderne, qui va toucher un public plus jeune. Mais la mutilation de Gwynplaine va aussi donner naissance, sous les doigts du créateur de Batman, au personnage du Joker, dont le visage blessé reflète l'âme perverse, faisant disparaître la profonde contradiction intérieure voulue par Victor Hugo : si Gwynplaine avait le visage du Joker et l'âme de Batman (blog "Chroniques de Sammy"), le Joker, lui, n'est finalement qu'un Gwynplaine qui aurait cédé à la tentation.

Au cinéma, enfin et surtout. A chaque étape de cette exposition, jusque sur son affiche officielle, on retrouve en compagnon de voyage l'incroyable visage de Conrad Veidt, mis en scène par Paul Leni en 1928. On ne peut manquer d'être frappé par la souffrance de ce Gwynplaine, forcé à rire sans cesse, mis à nu dans ce tour de force qu'est toujours le cinéma muet, avec une intensité remarquable des regards. Ce visage extraordinaire, qui donnerait presque à l'âme le visage que recherchait Victor Hugo, inspirera, ensuite, l'esthétique du Joker chez Tim Burton puis chez Christopher Nolan.



L'exposition organisée par la Maison Victor Hugo ne nous dit pas, bien sûr, si l'âme a véritablement un visage –la réponse d'ailleurs serait aussi multiple que les adaptations de l'œuvre qu'elle regroupe-. Elle interroge simplement, à la faveur d'un dialogue amoureux entre "L'Homme qui rit" et tous ceux qui s'en sont inspirés, sur le devenir d'une œuvre si forte qu'aujourd'hui encore ce rire de la souffrance, cette âme noble emprisonnée derrière la laideur de son visage, nous fascine et nous prend à la gorge.

Astrid DE SOUZA

"L'Homme qui rit" ou "Les métamorphoses d'un héros", Maison de Victor Hugo, 6, place des Vosges, 75004 Paris
Tous les jours (sauf lundi et fériés) 10h-18h
Exposition jusqu'au 31 août 2014